

« Il n’y a aucune manière d’être une “bonne” femme musulmane »

L'autrice Liza Hammar dessine le hijab comme pratique vivante, loin des fantasmes qui l'enferment dans un « choix » figé. Et montre comment la volonté de « sauver » les femmes musulmanes peut produire des effets très concrets de relégation, de précarisation et de déshumanisation.

ENTRETIEN

MARINE BUISSON

Dans *Le hijab, leur obsession et nous* (éd. Daronnes), Liza Hammar déplace le regard. Plutôt que de débattre une fois de plus du hijab, du voile, comme symbole, elle s'intéresse à celles qui le portent, le pratiquent, et aux conséquences très concrètes des discours produits sur leurs corps. Nourri par son expérience personnelle, son essai explore les liens entre islamophobie, féminisme, racisme et déshumanisation, tout en revendiquant le droit à la nuance, à la contradiction et au mouvement.

Vous écrivez : « Je ne suis pas sûre d'avoir fait le choix de porter le hijab. J'essaye de le choisir. » Pourquoi est-ce que vous préférez parler d'un processus plutôt que d'un choix accompli ?

On a une lecture du hijab qui est erronée parce qu'on a centralisé, à tort, la question du choix. Je ne suis pas sûre que ce soit pertinent parce que le hijab, c'est avant tout une pratique qui se renouvelle. Ce n'est pas une décision éternelle. C'est une pratique quotidienne qui implique un renouvellement des intentions qu'on y met. Pour le hijab comme pour de nombreuses autres choses : on change, on évolue, on devient quelqu'un d'autre, on réfléchit différemment, et on n'a pas toujours les mêmes intentions derrière des gestes qu'on peut avoir au quotidien. J'ai envie qu'on parle davantage de la condition des femmes portant le hijab plutôt que de leurs intentions.

Vous écrivez qu'on ne laisse pas les femmes qui portent le hijab être simultanément musulmanes, féministes, croyantes, et aussi être contradictoires dans leur choix.

Complètement. C'est pour ça que j'ai mis en épigraphe ce verset du Coran : « Nous avons créé l'humain dans un déchirement intime. » Parce que cette idée de déchirement, de contradiction, c'est le propre de la condition humaine. On fait société de manière à être pris dans des contradictions, des injonctions différentes. C'est à partir de cette réalité que je réfléchis le hijab. A partir de mon expérience personnelle, quand je fais le travail réflexif de me demander ce qui s'est joué ces 14 dernières années depuis que je porte le hijab. Je me rends compte que je n'ai pas eu et je n'ai pas la possibilité de vivre ce déchirement qui est propre à tout le monde. Je pense qu'on est arrivé à un tel niveau de déshumanisation et de déconsidération de la parole des femmes musulmanes pratiquant le hijab, qu'on est tous et toutes un peu embourbés dans cette idée de « c'est quelque chose d'arrêté », sans mouvement ni questionnements internes. C'est cela, la déshumanisation et l'essentialisation : enlever à l'autre la possibilité d'être autre chose, d'évoluer, d'être en mouvement.

Et pourquoi, à votre avis ?



Liza Hammar

Liza Hammar est doctorante en études littéraires et féministes à l'Université du Québec à Montréal. *Le hijab, leur obsession et nous* est son

premier livre. Elle y explore la foi, les concepts de domination et de violences envers les femmes musulmanes.

Parce que je crois qu'on ne reconnaît pas assez notre part d'humanité. On ne reconnaît pas l'agentivité dont on peut disposer. Pour moi, il y a quelque chose aussi de l'ordre de la violence épistémologique, dans le sens où l'on ne nous croit pas. Parce que, pour le coup, les femmes qui portent le hijab expliquent leurs réalités. Mais on ne nous écoute pas. Pour moi, c'est important de raconter à quel point il n'y a rien de mystique, il n'y a rien de si spécial derrière cette pratique du hijab. Et je voulais tenter d'humaniser les femmes qui pratiquent le hijab. Ce sont des femmes qui ont la foi, la matérialisent, mais qui vivent dans une société capitaliste, patriarcale et qui a un héritage colonial.

Vous tissez très vite un lien entre la pratique du port du hijab et l'instrumentalisation que le patriarcat peut en faire. Pourquoi ?

Oui. L'islamophobie vise les musulmans et les musulmanes, mais dans des sociétés patriarcales, elle ne s'exprime pas de la même manière envers les uns et les autres. Certaines formes sont communes, notamment la construction d'une peur des musulmans, mais les femmes musulmanes font l'objet d'un traitement spécifique. On les présente à la fois comme les victimes d'une domination patriarcale communautaire et comme un ennemi intérieur qui rejette les valeurs occidentales. Il y a comme une espèce d'ambiguïté, pas très cohérente d'ailleurs, mais qui, au final, fonctionne très bien parce qu'elle nous fait perdre à chaque fois. Il n'y a aucune

manière d'être une « bonne » femme musulmane. Si on défend le port du hijab, on est soupçonnée d'islamisme. Si on le porte de manière plus traditionnelle et qu'on se tient à l'écart des débats, on est accusée de séparatisme ou d'entrisme.

Il y a aussi ce syndrome du sauveur qu'on projette beaucoup sur les femmes qui portent le hijab.

L'idée qu'il faudrait sauver les femmes musulmanes de leur religion ou des hommes de leur communauté a été largement déconstruite. Mais lorsque nous répondons que nous n'avons pas besoin d'être sauvées, on nous accuse d'être complices de régimes où les femmes n'ont pas de liberté. C'est pour cela que je dis qu'on perd à tous les coups : l'équation est fausse dès le départ. J'aimerais qu'on déplace le regard vers ce qui se joue concrètement quand on porte le hijab. Quel est l'impact des politiques anti-hijab ? Quelles sont les conséquences matérielles pour celles qui le portent ? Au lieu de débattre de symboles ou de fantasmes, regardons la réalité.

Vous estimez d'ailleurs que les politiques qui ont été menées au nom de l'émancipation des femmes musulmanes produisent des formes de relégation professionnelle.

En effet, car en vérité, ces politiques ne sont pas féministes : elles ne libèrent pas les femmes, elles les rappellent à l'ordre en les reléguant à certains rôles (les aides ménagères, les métiers du soin), en limitant leur visibilité dans l'espace public et dans le monde du travail, et en les précarisant. Or les fé-

« J'ai envie qu'on parle davantage de la condition des femmes portant le hijab plutôt que de leurs intentions », souligne Liza Hammar. © MARIA HADI @THE.PHOTOGRAPHERMARIA.



Le hijab, leur obsession et nous
LIZA HAMMAR
Daronnes
240 p., 18 €

ministres montrent depuis longtemps que les discriminations à l'emploi et la précarité matérielle créent des dépendances, notamment au sein du couple, et renforcent certains rapports de domination. Tout un arsenal présenté comme destiné à libérer les femmes contribue ainsi, selon moi, à les fragiliser, y compris dans leur vie intime.

Vous écrivez qu'il y a des groupes d'hommes idéologiquement opposés, à gauche, à droite, qui partagent parfois la même obsession du hijab. Qu'est-ce qui les rapproche, selon vous ?

Ce qui rapproche ces discours, c'est d'abord une forme de racisme intériorisé. A force de débattre constamment du corps des femmes qui portent le hijab, on normalise l'idée qu'il est légitime de les commenter, y compris au sein des communautés musulmanes. Il y a aussi une volonté de contrôle des corps des femmes, présente à la fois dans des masculinités blanches dominantes et dans des masculinités musulmanes. Le problème dépasse donc largement la société majoritaire et traverse aussi les espaces communautaires. Récemment, lors d'une présentation de mon livre, une femme musulmane m'a reproché ma manière de porter le hijab, jugée insuffisamment traditionnelle. C'était un rappel à l'ordre fondé sur une définition figée du hijab. Or cette idée n'a pas de sens. Il n'existe pas une seule manière de porter le hijab.

Pourquoi existe-t-il, selon vous, une « obsession » autour du hijab ? Et pourquoi suscite-t-il davantage de débats en France qu'au Royaume-Uni, par exemple ?

Il existe une spécificité francophone, liée à des circulations historiques et idéologiques facilitées par la langue commune. Dans le monde anglophone, la stigmatisation prend d'autres formes, souvent plus sécuritaires : au Royaume-Uni, elle s'ancre notamment dans un racisme anti-sud-asiatique lié à l'histoire coloniale, tandis qu'aux Etats-Unis, l'enjeu sécuritaire reste central.

Au Québec, on retrouve aussi des dispositifs législatifs visant le hijab, avec des interdictions dans certaines professions publiques, qui ont conduit à des pertes d'emploi, au nom de la laïcité. En Suisse, il y a aussi des politiques anti-hijab. Plus largement, on observe une montée du fascisme. Dans ce contexte, il existe une obsession francophone autour du hijab, transformé en symbole d'une prétendue invasion ou du « grand remplacement ». La France occupe, dans cet ensemble, une position de chef de file de l'islamophobie francophone.

Pour aller plus loin

1. La révolution des féminismes musulmans

Malika Hamidi, éd. Peter Lang, 268 p., 39,25 €

La révolution des féminismes musulmans de Malika Hamidi, docteure en sociologie de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (EHESS) de Paris, est « une belle démonstration scientifique de l'agentivité politique et spirituelle des femmes musulmanes dans plusieurs sociétés occidentales », d'après Liza Hammar.

2. Féministes musul-

manes, 20 portraits : voix et visions

Jamal Ouazzani (Auteur) et Zainab Fasiki (Illustration), éd. Leduc Graphic, 144 p., 20,10 €

Pour une lecture imagée du sujet, l'essai graphique *Féministes musulmanes, 20 portraits : voix et visions* par l'illustratrice Zainab Fasiki et Jamal Ouazzani. A travers vingt portraits, l'ouvrage donne à voir des trajectoires et des combats qui dessinent les multiples visages du féminisme islamique. M.B.N